

SCÈNE PREMIÈRE

GARCIN, LE GARÇON D'ÉTAGE

Un salon style Second Empire. Un bronze sur la cheminée.

GARCIN, *il entre et regarde autour de lui.*

Alors voilà.

LE GARÇON

Voilà.

GARCIN

C'est comme ça...

LE GARÇON

C'est comme ça.

GARCIN

Je... Je pense qu'à la longue on doit s'habituer aux meubles.

LE GARÇON

Ça dépend des personnes.

GARCIN

Est-ce que toutes les chambres sont pareilles ?

LE GARÇON

Pensez-vous. Il nous vient des Chinois, des Hindous. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent d'un fauteuil second Empire ?

GARCIN

Et moi, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Savez-vous qui j'étais ? Bah ! ça n'a aucune importance. Après tout, je vivais toujours dans des meubles que je n'aimais pas et des situations fausses ; j'adorais ça. Une situation fausse dans une salle à manger Louis-Philippe, ça ne vous dit rien ?

LE GARÇON

Vous verrez : dans un salon second Empire, ça n'est pas mal non plus.

GARCIN

Ah ! bon. Bon, bon, bon. (*Il regarde autour de lui.*) Tout de même, je ne me serais pas attendu... Vous n'êtes pas sans savoir ce qu'on raconte là-bas ?

LE GARÇON

Sur quoi ?

GARCIN

Eh bien... (*avec un geste vague et large*) sur tout ça.

LE GARÇON

Comment pouvez-vous croire ces âneries ? Des personnes qui n'ont jamais mis les pieds ici. Car enfin, si elles y étaient venues...

GARCIN

Oui.

Ils rient tous deux.

GARCIN, *redevenant sérieux tout à coup.*

Où sont les pals ?

LE GARÇON

Quoi ?

GARCIN

Les pals, les grils, les entonnoirs de cuir.

LE GARÇON

Vous voulez rire ?

GARCIN, *le regardant.*

Ah ? Ah bon. Non, je ne voulais pas rire. (*Un silence. Il se promène.*) Pas de glaces, pas de fenêtres, naturellement. Rien de fragile. (*Avec une violence subite :*) Et pourquoi m'a-t-on ôté ma brosse à dents ?

LE GARÇON

Et voilà. Voilà la dignité humaine qui vous revient. C'est formidable.

GARCIN, *frappant sur le bras du fauteuil avec colère.*

Je vous prie de m'épargner vos familiarités. Je n'ignore rien de ma position, mais je ne supporterai pas que vous...

LE GARÇON

Là ! là ! Excusez-moi. Qu'est-ce que vous voulez, tous les clients posent la même question. Ils

s'amènent : « Où sont les pals ? » A ce moment-là, je vous jure qu'ils ne songent pas à faire leur toilette. Et puis, dès qu'on les a rassurés, voilà la brosse à dents. Mais, pour l'amour de Dieu, est-ce que vous ne pouvez pas réfléchir ? Car enfin, je vous le demande, *pourquoi* vous broseriez-vous les dents ?

GARCIN, *calmé.*

Oui, en effet, pourquoi ? (*Il regarde autour de lui.*) Et pourquoi se regarderait-on dans les glaces ? Tandis que le bronze, à la bonne heure... J'imagine qu'il y a de certains moments où je regarderai de tous mes yeux. De tous mes yeux, hein ? Allons, allons, il n'y a rien à cacher ; je vous dis que je n'ignore rien de ma position. Voulez-vous que je vous raconte comment cela se passe ? Le type suffoque, il s'enfonce, il se noie, seul son regard est hors de l'eau et qu'est-ce qu'il voit ? Un bronze de Barbedienne. Quel cauchemar ! Allons, on vous a sans doute défendu de me répondre, je n'insiste pas. Mais rappelez-vous qu'on ne me prend pas au dépourvu, ne venez pas vous vanter de m'avoir surpris ; je regarde la situation en face. (*Il reprend sa marche.*) Donc, pas de brosse à dents. Pas de lit non plus. Car on ne dort jamais, bien entendu ?

LE GARÇON

Dame !

GARCIN

Je l'aurais parié. *Pourquoi* dormirait-on ? Le sommeil vous prend derrière les oreilles. Vous

sentez vos yeux qui se ferment, mais pourquoi dormir ? Vous vous allongez sur le canapé et pffft... le sommeil s'envole. Il faut se frotter les yeux, se relever et tout recommence.

LE GARÇON

Que vous êtes romanesque !

GARCIN

Taisez-vous. Je ne crierai pas, je ne gémirai pas, mais je veux regarder la situation en face. Je ne veux pas qu'elle saute sur moi par-derrière, sans que j'aie pu la reconnaître. Romanesque ? Alors c'est qu'on n'a même pas besoin de sommeil ? Pourquoi dormir si on n'a pas sommeil ? Parfait. Attendez... Attendez : pourquoi est-ce pénible ? Pourquoi est-ce forcément pénible ? J'y suis : c'est la vie sans coupure.

LE GARÇON

Quelle coupure ?

§

GARCIN, *l'imitant.*

Quelle coupure ? (*Soupçonneux.*) Regardez-moi. J'en étais sûr ! Voilà ce qui explique l'indiscrétion grossière et insoutenable de votre regard. Ma parole, elles sont atrophiées.

LE GARÇON

Mais de quoi parlez-vous ?

GARCIN

De vos paupières. Nous, nous battions des paupières. Un clin d'œil, ça s'appelait. Un petit éclair noir, un rideau qui tombe et qui se relève : la coupure est faite. L'œil s'humecte, le monde

s'anéantit. Vous ne pouvez pas savoir combien c'était rafraîchissant. Quatre mille repos dans une heure. Quatre mille petites évasions Et quand je dis quatre mille... Alors? Je vais vivre sans paupières? Ne faites pas l'imbécile Sans paupières, sans sommeil, c'est tout un. Je ne dormirai plus... Mais comment pourrai-je me supporter? Essayez de comprendre, faites un effort : je suis d'un caractère taquin, voyez-vous, et je... j'ai l'habitude de me taquiner. Mais je... je ne peux pas me taquiner sans répit : là-bas il y avait les nuits. Je dormais. J'avais le sommeil douillet. Par compensation. Je me faisais faire des rêves simples. Il y avait une prairie... Une prairie, c'est tout. Je rêvais que je me promenais dedans. Fait-il jour?

LE GARÇON

Vous voyez bien, les lampes sont allumées.

GARCIN

Parbleu. C'est ça *votre* jour. Et dehors?

LE GARÇON, *ahuri*.

Dehors?

GARCIN

Dehors! de l'autre côté de ces murs?

LE GARÇON

Il y a un couloir.

GARCIN

Et au bout de ce couloir?

LE GARÇON

Il y a d'autres chambres et d'autres couloirs et des escaliers

GARCIN

Et puis ?

LE GARÇON

C'est tout.

GARCIN

Vous avez bien un jour de sortie. Où allez-vous ?

LE GARÇON

Chez mon oncle, qui est chef des garçons, au troisième étage.

GARCIN

J'aurais dû m'en douter. Où est l'interrupteur ?

LE GARÇON

Il n'y en a pas.

GARCIN

Alors ? On ne peut pas éteindre ?

LE GARÇON

La direction peut couper le courant. Mais je ne me rappelle pas qu'elle l'ait fait à cet étage-ci. Nous avons l'électricité à discrétion.

GARCIN

Très bien. Alors il faut vivre les yeux ouverts...

LE GARÇON, *ironique.*

Vivre...

GARCIN

Vous n'allez pas me chicaner pour une question de vocabulaire. Les yeux ouverts. Pour toujours. Il fera grand jour dans mes yeux. Et dans ma tête. (*Un temps.*) Et si je balançais le bronze sur la lampe électrique, est-ce qu'elle s'éteindrait ?

LE GARÇON

Il est trop lourd.

GARCIN, *prend le bronze dans ses mains et essaie de le soulever.*

Vous avez raison. Il est trop lourd.

Un silence.

LE GARÇON

Eh bien, si vous n'avez plus besoin de moi, je vais vous laisser.

GARCIN, *sursautant.*

Vous vous en allez ? Au revoir. (*Le garçon gagne la porte.*) Attendez. (*Le garçon se retourne.*) C'est une sonnette, là ? (*Le garçon fait un signe affirmatif.*) Je peux vous sonner quand je veux et vous êtes obligé de venir ?

LE GARÇON

En principe, oui. Mais elle est capricieuse. Il y a quelque chose de coincé dans le mécanisme.

Garcin va à la sonnette et appuie sur le bouton. Sonnerie.

GARCIN

Elle marche !

LE GARÇON, *étonné.*

Elle marche. (*Il sonne à son tour.*) Mais ne vous emballez pas, ça ne va pas durer. Allons, à votre service.

GARCIN, *fait un geste pour le retenir.*

Je...

LE GARÇON

Hé ?

GARCIN

Non, rien. (*Il va à la cheminée et prend le coupe-papier.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE GARÇON

Vous voyez bien : un coupe-papier.

GARCIN

Il y a des livres, ici ?

LE GARÇON

Non.

GARCIN

Alors à quoi sert-il ? (*Le garçon hausse les épaules.*) C'est bon. Allez-vous-en.

Le garçon sort.

SCÈNE II

GARCIN, seul.

Garcin, seul. Il va au bronze et le flatte de la main. Il s'assied. Il se relève. Il va à la sonnette et appuie sur le bouton. La sonnette ne sonne pas. Il essaie deux ou trois fois. Mais en vain. Il va alors à la porte et tente de l'ouvrir. Elle résiste. Il appelle.

GARCIN

Garçon ! Garçon !

Pas de réponse. Il fait pleuvoir une grêle de coups de poing sur la porte en appelant le garçon. Puis il se calme subitement et va se rasseoir. A ce moment la porte s'ouvre et Inès entre, suivie du garçon.

SCÈNE III

GARCIN, INÈS, LE GARÇON

LE GARÇON, à Garcin.

Vous m'avez appelé ?

Garcin va pour répondre, mais il jette un coup d'œil à Inès.

GARCIN

Non.

LE GARÇON, *se tournant vers Inès.*

Vous êtes chez vous, madame. (*Silence d'Inès.*)
Si vous avez des questions à me poser... (*Inès se tait.*)

LE GARÇON, *déçu.*

D'ordinaire les clients aiment à se renseigner...
Je n'insiste pas. D'ailleurs, pour la brosse à
dents, la sonnette et le bronze de Barbedienne,
monsieur est au courant et il vous répondra
aussi bien que moi.

*Il sort. Un silence. Garcin ne regarde pas
Inès. Inès regarde autour d'elle, puis elle se
dirige brusquement vers Garcin.*

INÈS

Où est Florence? (*Silence de Garcin.*) Je vous
demande où est Florence?

GARCIN

Je n'en sais rien.

INÈS

C'est tout ce que vous avez trouvé? La torture
par l'absence? Eh bien, c'est manqué. Florence
était une petite sotte et je ne la regrette pas.

GARCIN

Je vous demande pardon : pour qui me
prenez-vous?

INÈS

Vous? Vous êtes le bourreau.

GARCIN, *sursaute et puis se met à rire.*

C'est une méprise tout à fait amusante. Le bourreau, vraiment? Vous êtes entrée, vous m'avez regardé et vous avez pensé : c'est le bourreau. Quelle extravagance! Le garçon est ridicule, il aurait dû nous présenter l'un à l'autre. Le bourreau! Je suis Joseph Garcin, publiciste et homme de lettres. La vérité, c'est que nous sommes logés à la même enseigne. Madame...

INÈS, *sèchement.*

Inès Serrano. Mademoiselle.

GARCIN

Très bien. Parfait. Eh bien, la glace est rompue. Ainsi vous me trouvez la mine d'un bourreau? Et à quoi les reconnaît-on les bourreaux, s'il vous plaît?

INÈS

Ils ont l'air d'avoir peur.

GARCIN

Peur? C'est trop drôle. Et de qui? De leurs victimes?

INÈS

Allez! Je sais ce que je dis. Je me suis regardée dans la glace.

GARCIN

Dans la glace? (*Il regarde autour de lui.*) C'est assommant : ils ont ôté tout ce qui pouvait

ressembler à une glace. (*Un temps.*) En tout cas, je puis vous affirmer que je n'ai pas peur. Je ne prends pas la situation à la légère et je suis très conscient de sa gravité. Mais je n'ai pas peur.

INÈS, *haussant les épaules.*

Ça vous regarde. (*Un temps.*) Est-ce qu'il vous arrive de temps en temps d'aller faire un tour dehors ?

GARCIN

La porte est verrouillée.

INÈS

Tant pis.

GARCIN

Je comprends très bien que ma présence vous importune. Et personnellement, je préférerais rester seul : il faut que je mette ma vie en ordre et j'ai besoin de me recueillir. Mais je suis sûr que nous pourrions nous accommoder l'un de l'autre : je ne parle pas, je ne remue guère et je fais peu de bruit. Seulement, si je peux me permettre un conseil, il faudra conserver entre nous une extrême politesse. Ce sera notre meilleure défense.

INÈS

Je ne suis pas polie.

GARCIN

Je le serai donc pour deux.

*Un silence. Garcin est assis sur le canapé.
Inès se promène de long en large.*

INÈS, *le regardant.*

Votre bouche.

GARCIN, *tiré de son rêve.*

Plaît-il ?

INÈS

Vous ne pourriez pas arrêter votre bouche ?
Elle tourne comme une toupie sous votre nez.

GARCIN

Je vous demande pardon : je ne m'en rendais pas compte.

INÈS

C'est ce que je vous reproche (*Tic de Garcin.*)
Encore ! Vous prétendez être poli et vous laissez votre visage à l'abandon. Vous n'êtes pas seul et vous n'avez pas le droit de m'infliger le spectacle de votre peur.

Garcin se lève et va vers elle.

GARCIN

Vous n'avez pas peur, vous ?

INÈS

Pour quoi faire ? La peur, c'était bon *avant*, quand nous gardions de l'espoir.

GARCIN, *doucement.*

Il n'y a plus d'espoir, mais nous sommes toujours *avant*. Nous n'avons pas commencé de souffrir, mademoiselle.

INÈS

Je sais. (*Un temps.*) Alors? Qu'est-ce qui va venir?

GARCIN

Je ne sais pas. J'attends.

Un silence. Garcin va se rasseoir. Inès reprend sa marche. Garcin a un tic de la bouche, puis, après un regard à Inès, il enfouit son visage dans ses mains. Entrent Estelle et le garçon.

SCÈNE IV

INÈS, GARCIN, ESTELLE, LE GARÇON

Estelle regarde Garcin, qui n'a pas levé la tête.

ESTELLE, à Garcin.

Non! Non, non, ne relève pas la tête. Je sais ce que tu caches avec tes mains, je sais que tu n'as plus de visage. (*Garcin retire ses mains.*) Ha! (*Un temps. Avec surprise :*) Je ne vous connais pas.

GARCIN

Je ne suis pas le bourreau, madame.

ESTELLE

Je ne vous prenais pas pour le bourreau. Je... J'ai cru que quelqu'un voulait me faire une farce. (*Au garçon.*) Qui attendez-vous encore?

LE GARÇON

Il ne viendra plus personne.

ESTELLE, *soulagée.*

Ah ! Alors nous allons rester tout seuls, monsieur, madame et moi ?

Elle se met à rire.

GARCIN, *sèchement.*

Il n'y a pas de quoi rire.

ESTELLE, *riant toujours.*

Mais ces canapés sont si laids. Et voyez comme on les a disposés, il me semble que c'est le premier de l'an et que je suis en visite chez ma tante Marie. Chacun a le sien, je suppose. Celui-ci est à moi ? (*Au garçon :*) Mais je ne pourrai jamais m'asseoir dessus, c'est une catastrophe : je suis en bleu clair et il est vert épinard.

INÈS

Voulez-vous le mien ?

ESTELLE

Le canapé bordeaux ? Vous êtes trop gentille, mais ça ne vaudrait guère mieux. Non, qu'est-ce que vous voulez ? Chacun son lot : j'ai le vert, je le garde. (*Un temps.*) Le seul qui conviendrait à la rigueur, c'est celui de monsieur.

Un silence.

INÈS

Vous entendez, Garcin.

GARCIN, *sursautant.*

Le... canapé. Oh ! pardon. (*Il se lève.*) Il est à vous, madame.

ESTELLE

Merci. (*Elle ôte son manteau et le jette sur le canapé. Un temps.*) Faisons connaissance puisque nous devons habiter ensemble. Je suis Estelle Rigault.

Garcin s'incline et va se nommer, mais Inès passe devant lui.

INÈS

Inès Serrano. Je suis très heureuse.

Garcin s'incline à nouveau.

GARCIN

Joseph Garcin.

LE GARÇON

Avez-vous encore besoin de moi ?

ESTELLE

Non, allez. Je vous sonnerai.

Le garçon s'incline et sort.

SCÈNE V

INÈS, GARCIN, ESTELLE

INÈS

Vous êtes très belle. Je voudrais avoir des fleurs pour vous souhaiter la bienvenue.

ESTELLE

Des fleurs ? Oui. J'aimais beaucoup les fleurs. Elles se faneraient ici : il fait trop chaud. Bah ! L'essentiel, n'est-ce pas, c'est de conserver la bonne humeur. Vous êtes...

INÈS

Oui, la semaine dernière. Et vous ?

ESTELLE

Moi ? Hier. La cérémonie n'est pas achevée. (*Elle parle avec beaucoup de naturel, mais comme si elle voyait ce qu'elle décrit.*) Le vent dérange le voile de ma sœur. Elle fait ce qu'elle peut pour pleurer. Allons ! allons ! encore un effort. Voilà ! Deux larmes, deux petites larmes qui brillent sous le crêpe. Olga Jardet est très laide ce matin. Elle soutient ma sœur par le bras. Elle ne pleure pas à cause du rimmel et je dois dire qu'à sa place... C'était ma meilleure amie.

INÈS

Vous avez beaucoup souffert ?

ESTELLE

Non. J'étais plutôt abruti.

INÈS

Qu'est-ce que... ?

ESTELLE

Une pneumonie. (*Même jeu que précédemment.*)
Eh bien, ça y est, ils s'en vont. Bonjour! Bonjour! Que de poignées de main. Mon mari est malade de chagrin, il est resté à la maison. (*A Inès.*) Et vous ?

INÈS

Le gaz.

ESTELLE

Et vous, monsieur ?

GARCIN

Douze balles dans la peau. (*Geste d'Estelle.*)
Excusez-moi, je ne suis pas un mort de bonne compagnie.

ESTELLE

Oh! cher monsieur, si seulement vous vouliez bien ne pas user de mots si crus. C'est... c'est choquant. Et finalement, qu'est-ce que ça veut dire? Peut-être n'avons-nous jamais été si vivants. S'il faut absolument nommer cet... état de choses, je propose qu'on nous appelle des absents, ce sera plus correct. Vous êtes absent depuis longtemps ?

GARCIN

Depuis un mois, environ.

ESTELLE

D'où êtes-vous ?

GARCIN

De Rio.

ESTELLE

Moi, de Paris. Vous avez encore quelqu'un là-bas ?

GARCIN

Ma femme. (*Même jeu qu'Estelle.*) Elle est venue à la caserne comme tous les jours ; on ne l'a pas laissée entrer. Elle regarde entre les barreaux de la grille. Elle ne sait pas encore que je suis absent, mais elle s'en doute. Elle s'en va, à présent. Elle est toute noire. Tant mieux, elle n'aura pas besoin de se changer. Elle ne pleure pas ; elle ne pleurerait jamais. Il fait un beau soleil et elle est toute noire dans la rue déserte, avec ses grands yeux de victime. Ah ! elle m'agace.

Un silence. Garcin va s'asseoir sur le canapé du milieu et se met la tête dans les mains.

INÈS

Estelle !

ESTELLE

Monsieur, monsieur Garcin !

GARCIN

Plaît-il ?

ESTELLE

Vous êtes assis sur mon canapé.

GARCIN

Pardon.

Il se lève.

ESTELLE

Vous aviez l'air si absorbé.

GARCIN

Je mets ma vie en ordre. (*Inès se met à rire.*)
Ceux qui rient feraient aussi bien de m'imiter.

INÈS

Elle est en ordre, ma vie. Tout à fait en ordre.
Elle s'est mise en ordre d'elle-même, là-bas, je
n'ai pas besoin de m'en préoccuper.

GARCIN

Vraiment ? Et vous croyez que c'est si simple !
(*Il se passe la main sur le front.*) Quelle chaleur !
Vous permettez ?

Il va pour ôter son veston.

ESTELLE

Ah non ! (*Plus doucement.*) Non. J'ai horreur
des hommes en bras de chemise.

GARCIN, *remettant sa veste.*

C'est bon. (*Un temps.*) Moi, je passais mes nuits
dans les salles de rédaction. Il y faisait toujours
une chaleur de cloporte. (*Un temps. Même jeu que
précédemment.*) Il y fait une chaleur de cloporte.
C'est la nuit.

ESTELLE

Tiens, oui, c'est déjà la nuit. Olga se déshabille. Comme le temps passe vite, sur terre.

INÈS

C'est la nuit. Ils ont mis les scellés sur la porte de ma chambre. Et la chambre est vide dans le noir.

GARCIN

Ils ont posé leurs vestons sur le dos de leurs chaises et roulé les manches de leurs chemises au-dessus de leurs coudes. Ça sent l'homme et le cigare. (*Un silence.*) J'aimais vivre au milieu d'hommes en bras de chemise.

ESTELLE, *sèchement.*

Eh bien, nous n'avons pas les mêmes goûts. Voilà ce que ça prouve. (*Vers Inès.*) Vous aimez ça, vous, les hommes en chemise ?

INÈS

En chemise ou non, je n'aime pas beaucoup les hommes.

ESTELLE, *les regarde tous deux avec stupeur.*

Mais pourquoi, *pourquoi* nous a-t-on réunis ?

INÈS, *avec un éclat étouffé.*

Qu'est-ce que vous dites ?

ESTELLE

Je vous regarde tous deux et je pense que nous allons demeurer ensemble... Je m'attendais à retrouver des amis, de la famille.

INÈS

Un excellent ami avec un trou au milieu de la figure.

ESTELLE

Celui-là aussi. Il dansait le tango comme un professionnel. Mais nous, *nous*, pourquoi nous a-t-on réunis ?

GARCIN

Eh bien, c'est le hasard. Ils casent les gens où ils peuvent, dans l'ordre de leur arrivée. (*A Inès.*) Pourquoi riez-vous ?

INÈS

Parce que vous m'amusez avec votre hasard. Avez-vous tellement besoin de vous rassurer ? Ils ne laissent rien au hasard.

ESTELLE, *timidement.*

Mais nous nous sommes peut-être rencontrés autrefois ?

INÈS

Jamais. Je ne vous aurais pas oubliée.

ESTELLE

Ou alors, c'est que nous avons des relations communes ? Vous ne connaissez pas les Dubois-Seymour ?

INÈS

Ça m'étonnerait.

ESTELLE

Ils reçoivent le monde entier.

INÈS

Qu'est-ce qu'ils font ?

ESTELLE, *surprise.*

Ils ne font rien. Ils ont un château en Corrèze et...

INÈS

Moi, j'étais employée des Postes.

ESTELLE, *avec un petit recul.*

Ah! Alors en effet?... (*Un temps.*) Et vous, monsieur Garcin ?

GARCIN

Je n'ai jamais quitté Rio.

ESTELLE

En ce cas vous avez parfaitement raison : c'est le hasard qui nous a réunis.

INÈS

Le hasard. Alors ces meubles sont là par hasard. C'est par hasard si le canapé de droite est vert épinard et si le canapé de gauche est bordeaux. Un hasard, n'est-ce pas? Eh bien, essayez donc de les changer de place et vous m'en direz des nouvelles. Et le bronze, c'est un hasard aussi? Et cette chaleur? Et cette chaleur? (*Un silence.*) Je vous dis qu'ils ont tout réglé. Jusque dans les moindres détails, avec amour. Cette chambre nous attendait.

ESTELLE

Mais comment voulez-vous ? Tout est si laid, si dur, si anguleux. Je détestais les angles.

INÈS, *haussant les épaules.*

Croyez-vous que je vivais dans un salon second Empire ?

Un temps.

ESTELLE

Alors tout est prévu ?

INÈS

Tout. Et nous sommes assortis.

ESTELLE

Ce n'est pas par hasard que *vous*, vous êtes en face de *moi* ? (*Un temps.*) Qu'est-ce qu'ils attendent ?

INÈS

Je ne sais pas. Mais ils attendent.

ESTELLE

Je ne peux pas supporter qu'on attende quelque chose de moi. Ça me donne tout de suite envie de faire le contraire.

INÈS

Eh bien, faites-le ! Faites-le donc ! Vous ne savez même pas ce qu'ils veulent.

ESTELLE, *frappant du pied.*

C'est insupportable. Et quelque chose doit m'arriver par vous deux ? (*Elle les regarde.*) Par

vous deux. Il y avait des visages qui me parlaient tout de suite. Et les vôtres ne me disent rien.

GARCIN, *brusquement à Inès.*

Allons, pourquoi sommes-nous ensemble ? Vous en avez trop dit : allez jusqu'au bout.

INÈS, *étonnée.*

Mais je n'en sais absolument rien.

GARCIN

Il *faut* le savoir.

Il réfléchit un moment.

INÈS

Si seulement chacun de nous avait le courage de dire...

GARCIN

Quoi ?

INÈS

Estelle !

ESTELLE

Plaît-il ?

INÈS

Qu'avez-vous fait ? Pourquoi vous ont-ils envoyée ici ?

ESTELLE, *vivement.*

Mais je ne sais pas, je ne sais pas du tout ! Je me demande même si ce n'est pas une erreur. (A *Inès.*) Ne souriez pas. Pensez à la quantité de

gens qui... qui s'absentent chaque jour. Ils viennent ici par milliers et n'ont affaire qu'à des subalternes, qu'à des employés sans instruction. Comment voulez-vous qu'il n'y ait pas d'erreur. Mais ne souriez pas. (A *Garcin.*) Et vous, dites quelque chose. S'ils se sont trompés dans mon cas, ils ont pu se tromper dans le vôtre. (A *Inès.*) Et dans le vôtre aussi. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux croire que nous sommes là par erreur ?

INÈS

C'est tout ce que vous avez à nous dire ?

ESTELLE

Que voulez-vous savoir de plus ? Je n'ai rien à cacher. J'étais orpheline et pauvre, j'élevais mon frère cadet. Un vieil ami de mon père m'a demandé ma main. Il était riche et bon, j'ai accepté. Qu'auriez-vous fait à ma place ? Mon frère était malade et sa santé réclamait les plus grands soins. J'ai vécu six ans avec mon mari sans un nuage. Il y a deux ans, j'ai rencontré celui que je devais aimer. Nous nous sommes reconnus tout de suite, il voulait que je parte avec lui et j'ai refusé. Après cela, j'ai eu ma pneumonie. C'est tout. Peut-être qu'on pourrait, au nom de certains principes, me reprocher d'avoir sacrifié ma jeunesse à un vieillard. (A *Garcin.*) Croyez-vous que ce soit une faute ?

GARCIN

Certainement non. (*Un temps.*) Et vous, trouvez-vous que ce soit une faute de vivre selon ses principes ?

ESTELLE

Qui est-ce qui pourrait vous le reprocher ?

GARCIN

Je dirigeais un journal pacifiste. La guerre éclate. Que faire ? Ils avaient tous les yeux fixés sur moi. « Osera-t-il ? » Eh bien, j'ai osé. Je me suis croisé les bras et ils m'ont fusillé. Où est la faute ? Où est la faute ?

ESTELLE, *lui pose la main sur le bras.*

Il n'y a pas de faute. Vous êtes...

INÈS, *achève ironiquement.*

Un Héros. Et votre femme, Garcin ?

GARCIN

Eh bien, quoi ? Je l'ai tirée du ruisseau.

ESTELLE, *à Inès.*

Vous voyez ! vous voyez !

INÈS

Je vois. (*Un temps.*) Pour qui jouez-vous la comédie ? Nous sommes entre nous.

ESTELLE, *avec insolence.*

Entre nous ?

INÈS

Entre assassins. Nous sommes en enfer, ma petite, il n'y a jamais d'erreur et on ne damne jamais les gens pour rien.

ESTELLE

Taisez-vous.

INÈS

En enfer ! Damnés ! Damnés !

ESTELLE

Taisez-vous. Voulez-vous vous taire ? Je vous défends d'employer des mots grossiers.

INÈS

Damnée, la petite sainte. Damné, le héros sans reproche. Nous avons eu notre heure de plaisir, n'est-ce pas ? Il y a des gens qui ont souffert pour nous jusqu'à la mort et cela nous amusait beaucoup. A présent, il faut payer.

GARCIN, *la main levée.*

Est-ce que vous vous taisez ?

INÈS, *le regarde sans peur, mais avec une immense surprise.*

Ha ! (*Un temps.*) Attendez ! J'ai compris, je sais pourquoi ils nous ont mis ensemble.

GARCIN

Prenez garde à ce que vous allez dire.

INÈS

Vous allez voir comme c'est bête. Bête comme chou ! Il n'y a pas de torture physique, n'est-ce pas ? Et cependant, nous sommes en enfer. Et personne ne doit venir. Personne. Nous resterons jusqu'au bout seuls ensemble. C'est bien ça ? En somme, il y a quelqu'un qui manque ici : c'est le bourreau.

GARCIN, *à mi-voix.*

Je le sais bien.

INÈS

Eh bien, ils ont réalisé une économie de personnel. Voilà tout. Ce sont les clients qui font le service eux-mêmes, comme dans les restaurants coopératifs.

ESTELLE

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

INÈS

Le bourreau, c'est chacun de nous pour les deux autres.

Un temps. Ils digèrent la nouvelle.

GARCIN, *d'une voix douce.*

Je ne serai pas votre bourreau. Je ne vous veux aucun mal et je n'ai rien à faire avec vous. Rien. C'est tout à fait simple. Alors voilà : chacun dans son coin ; c'est la parade. Vous ici, vous ici, moi là. Et du silence. Pas un mot : ce n'est pas difficile, n'est-ce pas ? Chacun de nous a assez à faire avec lui-même. Je crois que je pourrais rester dix mille ans sans parler.

ESTELLE

Il faut que je me taise ?

GARCIN

Oui. Et nous... nous serons sauvés. Se taire. Regarder en soi, ne jamais lever la tête. C'est d'accord ?

INÈS

D'accord.

ESTELLE, *après hésitation.*

D'accord.

GARCIN

Alors, adieu.

Il va à son canapé et se met la tête dans ses mains. Silence. Inès se met à chanter pour elle seule :

Dans la rue des Blancs-Manteaux
Ils ont élevé des tréteaux
Et mis du son dans un seau
Et c'était un échafaud
Dans la rue des Blancs-Manteaux

Dans la rue des Blancs-Manteaux
Le bourreau s'est levé tôt.
C'est qu'il avait du boulot
Faut qu'il coupe des Généraux
Des Évêques, des Amiraux
Dans la rue des Blancs-Manteaux

Dans la rue des Blancs-Manteaux
Sont v'nues des dames comme il faut
Avec de beaux affûtiaux
Mais la tête leur f'sait défaut
Elle avait roulé de son haut
La tête avec le chapeau
Dans le ruisseau des Blancs-Manteaux.

Pendant ce temps-là, Estelle se remet de la poudre et du rouge. Elle cherche une glace autour d'elle d'un air inquiet. Elle fouille dans son sac et puis elle se tourne vers Garcin.

ESTELLE

Monsieur, avez-vous un miroir ? (*Garcin ne répond pas.*) Un miroir, une glace de poche, n'importe quoi ? (*Garcin ne répond pas.*) Si vous me laissez toute seule, procurez-moi au moins une glace.

Garcin demeure la tête dans ses mains, sans répondre.

INÈS, *avec empressement.*

Moi, j'ai une glace dans mon sac. (*Elle fouille dans son sac. Avec dépit :*) Je ne l'ai plus. Ils ont dû me l'ôter au greffe.

ESTELLE

Comme c'est ennuyeux.

Un temps. Elle ferme les yeux et chancelle. Inès se précipite et la soutient.

INÈS

Qu'est-ce que vous avez ?

ESTELLE, *rouvre les yeux et sourit.*

Je me sens drôle. (*Elle se tâte.*) Ça ne vous fait pas cet effet-là, à vous : quand je ne me vois pas, j'ai beau me tâter, je me demande si j'existe pour de vrai.

INÈS

Vous avez de la chance. Moi, je me sens toujours de l'intérieur.

ESTELLE

Ah ! oui, de l'intérieur... Tout ce qui se passe dans les têtes est si vague, ça m'endort. (*Un*

temps.) Il y a six grandes glaces dans ma chambre à coucher. Je les vois. Je les vois. Mais elles ne me voient pas. Elles reflètent la causeuse, le tapis, la fenêtre... comme c'est vide, une glace où je ne suis pas. Quand je parlais, je m'arrangeais pour qu'il y en ait une où je puisse me regarder. Je parlais, je me voyais parler. Je me voyais comme les gens me voyaient, ça me tenait éveillée. (*Avec désespoir.*) Mon rouge ! Je suis sûre que je l'ai mis de travers. Je ne peux pourtant pas rester sans glace toute l'éternité.

INÈS

Voulez-vous que je vous serve de miroir ? Venez, je vous invite chez moi. Asseyez-vous sur mon canapé.

ESTELLE, *indique Garcin.*

Mais...

INÈS

Ne nous occupons pas de lui.

ESTELLE

Nous allons nous faire du mal : c'est vous qui l'avez dit.

INÈS

Est-ce que j'ai l'air de vouloir vous nuire ?

ESTELLE

On ne sait jamais...

INÈS

C'est toi qui me feras du mal. Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Puisqu'il faut souffrir, autant

que ce soit par toi. Assieds-toi. Approche-toi. Encore. Regarde dans mes yeux : est-ce que tu t'y vois ?

ESTELLE

Je suis toute petite. Je me vois très mal.

INÈS

Je te vois, moi. Tout entière. Pose-moi des questions. Aucun miroir ne sera plus fidèle.

Estelle, gênée, se tourne vers Garcin comme pour l'appeler à l'aide.

ESTELLE

Monsieur ! Monsieur ! Nous ne vous ennuyons pas par notre bavardage ?

Garcin ne répond pas.

INÈS

Laisse-le, il ne compte plus ; nous sommes seules. Interroge-moi.

ESTELLE

Est-ce que j'ai bien mis mon rouge à lèvres ?

INÈS

Fais voir. Pas trop bien.

ESTELLE

Je m'en doutais. Heureusement que (*elle jette un coup d'œil à Garcin*) personne ne m'a vue. Je recommence.

INÈS

C'est mieux. Non. Suis le dessin des lèvres ; je vais te guider. Là, là. C'est bien.

ESTELLE

Aussi bien que tout à l'heure, quand je suis entrée ?

INÈS

C'est mieux ; plus lourd, plus cruel. Ta bouche d'enfer.

ESTELLE

Hum ! Et c'est bien ? Que c'est agaçant, je ne peux plus juger par moi-même. Vous me jurez que c'est bien ?

INÈS

Tu ne veux pas qu'on se tutoie ?

ESTELLE

Tu me jures que c'est bien ?

INÈS

Tu es belle.

ESTELLE

Mais vous avez du goût ? Avez-vous *mon* goût ? Que c'est agaçant, que c'est agaçant.

INÈS

J'ai ton goût, puisque tu me plais. Regarde-moi bien. Souris-moi. Je ne suis pas laide non plus. Est-ce que je ne vaux pas mieux qu'un miroir ?

ESTELLE

Je ne sais pas. Vous m'intimidez. Mon image dans les glaces était apprivoisée. Je la connaissais si bien... Je vais sourire : mon sourire ira au fond de vos prunelles et Dieu sait ce qu'il va devenir.

INÈS

Et qui t'empêche de m'apprivoiser? (*Elles se regardent. Estelle sourit, un peu fascinée.*) Tu ne veux décidément pas me tutoyer?

ESTELLE

J'ai de la peine à tutoyer les femmes.

INÈS

Et particulièrement les employées des postes, je suppose? Qu'est-ce que tu as là, au bas de la joue? Une plaque rouge?

ESTELLE, *sursautant.*

Une plaque rouge, quelle horreur! Où ça?

INÈS

Là! là! Je suis le miroir aux alouettes; ma petite alouette, je te tiens! Il n'y a pas de rougeur. Pas la moindre, Hein? Si le miroir se mettait à mentir? Ou si je fermais les yeux, si je refusais de te regarder, que ferais-tu de toute cette beauté? N'aie pas peur : il faut que je te regarde, mes yeux resteront grands ouverts. Et je serais gentille, tout à fait gentille. Mais tu me diras : tu.

Un temps.

ESTELLE

Je te plais ?

INÈS

Beaucoup !

Un temps.

ESTELLE, *désignant Garcin d'un coup de tête.*

Je voudrais qu'il me regarde aussi.

INÈS

Ha ! parce que c'est un homme. (*A Garcin.*) Vous avez gagné. (*Garcin ne répond pas.*) Mais regardez-la donc ! (*Garcin ne répond pas.*) Ne jouez pas cette comédie ; vous n'avez pas perdu un mot de ce que nous disions.

GARCIN, *levant brusquement la tête.*

Vous pouvez le dire, pas un mot : j'avais beau m'enfoncer les doigts dans les oreilles, vous me bavardiez dans la tête. Allez-vous me laisser, à présent ? Je n'ai pas affaire à vous.

INÈS

Et à la petite, avez-vous affaire ? J'ai vu votre manège : c'est pour l'intéresser que vous avez pris vos grands airs.

GARCIN

Je vous dis de me laisser. Il y a quelqu'un qui parle de moi au journal et je voudrais écouter. Je me moque de la petite, si cela peut vous tranquilliser.

ESTELLE

Merci.

GARCIN

Je ne voulais pas être grossier...

ESTELLE

Mufle!

Un temps. Ils sont debout, les uns en face des autres.

GARCIN

Et voilà! (*Un temps.*) Je vous avais suppliées de vous taire.

ESTELLE

C'est elle qui a commencé. Elle est venue m'offrir son miroir et je ne lui demandais rien.

INÈS

Rien. Seulement tu te frottais contre lui et tu faisais des mines pour qu'il te regarde.

ESTELLE

Et après?

GARCIN

Êtes-vous folles? Vous ne voyez donc pas où nous allons. Mais taisez-vous! (*Un temps.*) Nous allons nous rasseoir bien tranquillement, nous fermerons les yeux et chacun tâchera d'oublier la présence des autres.

Un temps, il se rassied. Elles vont à leur place d'un pas hésitant. Inès se retourne brusquement.

INÈS

Ah! oublier. Quel enfantillage! Je vous sens jusque dans mes os. Votre silence me crie dans les oreilles. Vous pouvez vous clouer la bouche, vous pouvez vous couper la langue, est-ce que vous vous empêcherez d'exister? Arrêtez-vous votre pensée? Je l'entends, elle fait tic tac, comme un réveil, et je sais que vous entendez la mienne. Vous avez beau vous rencogner sur votre canapé, vous êtes partout, les sons m'arrivent souillés parce que vous les avez entendus au passage. Vous m'avez volé jusqu'à mon visage : vous le connaissez et je ne le connais pas. Et elle? elle? vous me l'avez volée : si nous étions seules, croyez-vous qu'elle oserait me traiter comme elle me traite? Non, non : ôtez ces mains de votre figure, je ne vous laisserai pas, ce serait trop commode. Vous resteriez là, insensible, plongé en vous-même comme un bouddha, j'aurais les yeux clos, je sentirais qu'elle vous dédie tous les bruits de sa vie, même les froissements de sa robe et qu'elle vous envoie des sourires que vous ne voyez pas... Pas de ça! Je veux choisir mon enfer; je veux vous regarder de tous mes yeux et lutter à visage découvert.

GARCIN

C'est bon. Je suppose qu'il fallait en arriver là; ils nous ont manœuvrés comme des enfants. S'ils m'avaient logé avec des hommes... les hommes savent se taire. Mais il ne faut pas trop demander. (*Il va vers Estelle et lui passe la main sous le menton.*) Alors, petite, je te plais? Il paraît que tu me faisais de l'œil?

ESTELLE

Ne me touchez pas.

GARCIN

Bah ! Mettons-nous à l'aise. J'aimais beaucoup les femmes, sais-tu ? Et elles m'aimaient beaucoup. Mets-toi donc à l'aise, nous n'avons plus rien à perdre. De la politesse, pourquoi ? Des cérémonies, pourquoi ? Entre nous ! Tout à l'heure nous serons nus comme des vers.

ESTELLE

Laissez-moi.

GARCIN

Comme des vers ! Ah ! je vous avais prévenues. Je ne vous demandais rien, rien que la paix et un peu de silence. J'avais mis les doigts dans mes oreilles. Gomez parlait, debout entre les tables, tous les copains du journal écoutaient. En bras de chemise. Je voulais comprendre ce qu'ils disaient, c'était difficile : les événements de la terre passent si vite. Est-ce que vous ne pouviez pas vous taire ? A présent, c'est fini, il ne parle plus, ce qu'il pense de moi est rentré dans sa tête. Eh bien, il faudra que nous allions jusqu'au bout. Nus comme des vers : je veux savoir à qui j'ai affaire.

INÈS

Vous le savez. A présent vous le savez.

GARCIN

Tant que chacun de nous n'aura pas avoué pourquoi ils l'ont condamné, nous ne saurons

rien. Toi, la blonde, commence. Pourquoi ? Dis-nous pourquoi : ta franchise peut éviter des catastrophes ; quand nous connaîtrons nos monstres... Allons, pourquoi ?

ESTELLE

Je vous dis que j'ignore. Ils n'ont pas voulu me l'apprendre.

GARCIN

Je sais. A moi non plus, ils n'ont pas voulu répondre. Mais je me connais. Tu as peur de parler la première ? Très bien. Je vais commencer. (*Un silence.*) Je ne suis pas très joli.

INÈS

Ça va. On sait que vous avez déserté.

GARCIN

Laissez ça. Ne parlez jamais de ça. Je suis ici parce que j'ai torturé ma femme. C'est tout. Pendant cinq ans. Bien entendu, elle souffre encore. La voilà ; dès que je parle d'elle, je la vois. C'est Gomez qui m'intéresse et c'est elle que je vois. Où est Gomez ? Pendant cinq ans. Dites donc, ils lui ont rendu mes effets ; elle est assise près de la fenêtre et elle a pris mon veston sur ses genoux. Le veston aux douze trous. Le sang, on dirait de la rouille. Les bords des trous sont roussis. Ha ! C'est une pièce de musée, un veston historique. Et j'ai porté ça ! Pleureras-tu ? Finiras-tu par pleurer ? Je rentrais saoul comme un cochon, je sentais le vin et la femme. Elle m'avait attendu toute la nuit ; elle ne pleurait pas. Pas un mot de reproche, naturellement. Ses

yeux, seulement. Ses grands yeux. Je ne regrette rien. Je paierai, mais je ne regrette rien. Il neige dehors. Mais pleureras-tu ? C'est une femme qui a la vocation du martyr.

INÈS, *presque doucement*.

Pourquoi l'avez-vous fait souffrir ?

GARCIN

Parce que c'était facile. Il suffisait d'un mot pour la faire changer de couleur ; c'était une sensitive. Ha ! pas un reproche ! Je suis très taquin. J'attendais, j'attendais toujours. Mais non, pas un pleur, pas un reproche. Je l'avais tirée du ruisseau, comprenez-vous ? Elle passe la main sur le veston, sans le regarder. Ses doigts cherchent les trous à l'aveuglette. Qu'attends-tu ? Qu'espères-tu ? Je te dis que je ne regrette rien. Enfin voilà : elle m'admirait trop. Comprenez-vous ça !

INÈS

Non. On ne m'admirait pas.

GARCIN

Tant mieux. Tant mieux pour vous. Tout cela doit vous paraître abstrait. Eh bien, voici une anecdote : J'avais installé chez moi une mulâtresse. Quelles nuits ! Ma femme couchait au premier, elle devait nous entendre. Elle se levait la première et, comme nous faisons la grasse matinée, elle nous apportait le petit déjeuner au lit.

INÈS

Goujat !

GARCIN

Mais oui, mais oui, le goujat bien-aimé. (*Il paraît distrait.*) Non, rien. C'est Gomez, mais il ne parle pas de moi. Un goujat, disiez-vous? Dame : sinon, qu'est-ce que je ferais ici? Et vous?

INÈS

Eh bien, j'étais ce qu'ils appellent, là-bas, une femme damnée. *Déjà* damnée, n'est-ce pas. Alors, il n'y a pas eu de grosse surprise.

GARCIN

C'est tout?

INÈS

Non, il y a aussi cette affaire avec Florence. Mais c'est une histoire de morts. Trois morts. Lui d'abord, ensuite elle et moi. Il ne reste plus personne là-bas, je suis tranquille; la chambre, simplement. Je vois la chambre, de temps en temps. Vide, avec des volets clos. Ah! ah! Ils ont fini par ôter les scellés. A louer... Elle est à louer. Il y a un écriteau sur la porte. C'est... dérisoire.

GARCIN

Trois. Vous avez bien dit trois?

INÈS

Trois.

GARCIN

Un homme et deux femmes?

INÈS

Oui.

GARCIN

Tiens. (*Un silence.*) Il s'est tué ?

INÈS

Lui ? Il en était bien incapable. Pourtant ce n'est pas faute d'avoir souffert. Non : c'est un tramway qui l'a écrasé. De la rigolade ! J'habitais chez eux, c'était mon cousin.

GARCIN

Florence était blonde ?

INÈS

Blonde ? (*Regard à Estelle.*) Vous savez, je ne regrette rien, mais ça ne m'amuse pas tant de vous raconter cette histoire.

GARCIN

Allez ! allez ! Vous l'avez dégoûtée de lui ?

INÈS

Petit à petit. Un mot, de-ci, de-là. Par exemple, il faisait du bruit en buvant ; il soufflait par le nez dans son verre. Des riens. Oh ! c'était un pauvre type, vulnérable. Pourquoi souriez-vous ?

GARCIN

Parce que moi, je ne suis pas vulnérable.

INÈS

C'est à voir. Je me suis glissée en elle, elle l'a vu par mes yeux... Pour finir, elle m'est restée sur les bras. Nous avons pris une chambre à l'autre bout de la ville.

GARCIN

Alors ?

INÈS

Alors il y a eu ce tramway. Je lui disais tous les jours : Eh bien, ma petite ! Nous l'avons tué. (*Un silence.*) Je suis méchante.

GARCIN

Oui. Moi aussi.

INÈS

Non, vous, vous n'êtes pas méchant. C'est autre chose.

GARCIN

Quoi ?

INÈS

Je vous le dirai plus tard. Moi, je suis méchante : ça veut dire que j'ai besoin de la souffrance des autres pour exister. Une torche. Une torche dans les cœurs. Quand je suis toute seule, je m'éteins. Six mois durant, j'ai flambé dans son cœur ; j'ai tout brûlé. Elle s'est levée une nuit ; elle a été ouvrir le robinet du gaz sans que je m'en doute, et puis elle s'est recouchée près de moi. Voilà.

GARCIN

Hum !

INÈS

Quoi ?

GARCIN

Rien. Ça n'est pas propre.

INÈS

Eh bien, non, ça n'est pas propre. Après ?

GARCIN

Oh ! vous avez raison. (*A Estelle.*) A toi. Qu'est-ce que tu as fait ?

ESTELLE

Je vous ai dit que je n'en savais rien. J'ai beau m'interroger...

GARCIN

Bon. Eh bien, on va t'aider. Ce type au visage fracassé, qui est-ce ?

ESTELLE

Quel type ?

INÈS

Tu le sais fort bien. Celui dont tu avais peur, quand tu es entrée.

ESTELLE

C'est un ami.

GARCIN

Pourquoi avais-tu peur de lui ?

ESTELLE

Vous n'avez pas le droit de m'interroger.

INÈS

Il s'est tué à cause de toi ?

ESTELLE

Mais non, vous êtes folle.

GARCIN

Alors, pourquoi te faisait-il peur ? Il s'est lâché un coup de fusil dans la figure, hein ? C'est ça qui lui a emporté la tête ?

ESTELLE

Taisez-vous ! taisez-vous !

GARCIN

A cause de toi ! A cause de toi !

INÈS

Un coup de fusil à cause de toi !

ESTELLE

Laissez-moi tranquille. Vous me faites peur. Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller !

Elle se précipite vers la porte et la secoue.

GARCIN

Va-t'en. Moi, je ne demande pas mieux. Seulement la porte est fermée de l'extérieur.

Estelle sonne ; le timbre ne retentit pas. Inès et Garcin rient. Estelle se retourne sur eux, adossée à la porte.

ESTELLE, *la voix rauque et lente.*

Vous êtes ignobles.

INÈS

Parfaitement, ignobles. Alors ? Donc le type s'est tué à cause de toi. C'était ton amant ?

GARCIN

Bien entendu, c'était son amant. Et il a voulu l'avoir pour lui tout seul. Ça n'est pas vrai ?

INÈS

Il dansait le tango comme un professionnel, mais il était pauvre, j'imagine.

Un silence.

GARCIN

On te demande s'il était pauvre.

ESTELLE

Oui, il était pauvre.

GARCIN

Et puis, tu avais ta réputation à garder. Un jour il est venu, il t'a suppliée et tu as rigolé.

INÈS

Hein ? Hein ? Tu as rigolé ? C'est pour cela qu'il s'est tué ?

ESTELLE

C'est avec ces yeux-là que tu regardais Florence ?

INÈS

Oui.

Un temps. Estelle se met à rire.

ESTELLE

Vous n'y êtes pas du tout. *(Elle se redresse et les regarde, toujours adossée à la porte. D'un ton sec et*

provocant :) Il voulait me faire un enfant. Là, êtes-vous contents ?

GARCIN

Et toi, tu ne voulais pas.

ESTELLE

Non. L'enfant est venu tout de même. Je suis allée passer cinq mois en Suisse. Personne n'a rien su. C'était une fille. Roger était près de moi quand elle est née. Ça l'amusait d'avoir une fille. Pas moi.

GARCIN

Après ?

ESTELLE

Il y avait un balcon, au-dessus d'un lac. J'ai apporté une grosse pierre. Il criait : « Estelle, je t'en prie, je t'en supplie. » Je le détestais. Il a tout vu. Il s'est penché sur le balcon et il a vu des ronds sur le lac.

GARCIN

Après ?

ESTELLE

C'est tout. Je suis revenue à Paris. Lui, il a fait ce qu'il a voulu.

GARCIN

Il s'est fait sauter la tête ?

ESTELLE

Bien oui. Ça n'en valait pas la peine; mon mari ne s'est jamais douté de rien. (*Un temps.*) Je vous hais.

Elle a une crise de sanglots secs.

GARCIN

Inutile. Ici les larmes ne coulent pas.

ESTELLE

Je suis lâche! Je suis lâche! (*Un temps.*) Si vous saviez comme je vous hais!

INÈS, la prenant dans ses bras.

Mon pauvre petit! (*A Garcin .:*) L'enquête est finie. Pas la peine de garder cette gueule de bourreau.

GARCIN

De bourreau... (*Il regarde autour de lui.*) Je donnerais n'importe quoi pour me voir dans une glace. (*Un temps.*) Qu'il fait chaud! (*Il ôte machinalement son veston.*) Oh! pardon.

Il va pour le remettre.

ESTELLE

Vous pouvez rester en bras de chemise. A présent...

GARCIN

Oui. (*Il jette son veston sur le canapé.*) Il ne faut pas m'en vouloir, Estelle.

ESTELLE

Je ne vous en veux pas.

INÈS

Et à moi ? Tu m'en veux, à moi ?

ESTELLE

Oui.

Un silence.

INÈS

Eh bien, Garcin ? Nous voici nus comme des vers ; y voyez-vous plus clair ?

GARCIN

Je ne sais pas. Peut-être un peu plus clair. *(Timidement.)* Est-ce que nous ne pourrions pas essayer de nous aider les uns les autres ?

INÈS

Je n'ai pas besoin d'aide.

GARCIN

Inès, ils ont embrouillé tous les fils. Si vous faites le moindre geste, si vous levez la main pour vous éventer, Estelle et moi nous sentons la secousse. Aucun de nous ne peut se sauver seul ; il faut que nous nous perdions ensemble ou que nous nous tirions d'affaire ensemble. Choisissez. *(Un temps.)* Qu'est-ce qu'il y a ?

INÈS

Ils l'ont louée. Les fenêtres sont grandes ouvertes, un homme est assis sur mon lit. Ils l'ont louée ! ils l'ont louée ! Entrez, entrez, ne vous gênez pas. C'est une femme. Elle va vers lui et lui met les mains sur les épaules... Qu'est-ce

qu'ils attendent pour allumer, on n'y voit plus ; est-ce qu'ils vont s'embrasser ? Cette chambre est à moi ! Elle est à moi ! Et pourquoi n'allument-ils pas ? Je ne peux plus les voir. Qu'est-ce qu'ils chuchotent ? Est-ce qu'il va la caresser sur *mon* lit ? Elle lui dit qu'il est midi et qu'il fait grand soleil. Alors, c'est que je deviens aveugle. (*Un temps.*) Fini. Plus rien : je ne vois plus, je n'entends plus. Eh bien, je suppose que j'en ai fini avec la terre. Plus d'alibi. (*Elle frissonne.*) Je me sens vide. A présent, je suis tout à fait morte. Tout entière ici. (*Un temps.*) Vous disiez ? Vous parliez de m'aider, je crois ?

GARCIN

Oui.

INÈS

A quoi ?

GARCIN

A déjouer leurs ruses.

INÈS

Et moi, en échange ?

GARCIN

Vous m'aidez. Il faudrait peu de chose, Inès : tout juste un peu de bonne volonté.

INÈS

De la bonne volonté... Où voulez-vous que j'en prenne ? Je suis pourrie.

GARCIN

Et moi ? (*Un temps.*) Tout de même, si nous essayions ?

INÈS

Je suis sèche. Je ne peux ni recevoir ni donner ; comment voulez-vous que je vous aide ? Une branche morte, le feu va s'y mettre. (*Un temps ; elle regarde Estelle qui a la tête dans ses mains.*) Florence était blonde.

GARCIN

Est-ce que vous savez que cette petite sera votre bourreau ?

INÈS

Peut-être bien que je m'en doute.

GARCIN

C'est par elle qu'ils vous auront. En ce qui me concerne, je... je... je ne lui prête aucune attention. Si de votre côté...

INÈS

Quoi ?

GARCIN

C'est un piège. Ils vous guettent pour savoir si vous vous y laisserez prendre.

INÈS

Je sais. Et *vous*, vous êtes un piège. Croyez-vous qu'ils n'ont pas prévu vos paroles ? Et qu'il ne s'y cache pas des trappes que nous ne pouvons pas voir ? Tout est piège. Mais qu'est-ce que cela

me fait ? Moi aussi, je suis un piège. Un piège pour elle. C'est peut-être moi qui l'attraperai.

GARCIN

Vous n'attraperez rien du tout. Nous nous courrons après comme des chevaux de bois, sans jamais nous rejoindre : vous pouvez croire qu'ils ont tout arrangé. Laissez tomber, Inès. Ouvrez les mains, lâchez prise. Sinon vous ferez notre malheur à tous trois.

INÈS

Est-ce que j'ai une tête à lâcher prise ? Je sais ce qui m'attend. Je vais brûler, je brûle et je sais qu'il n'y aura pas de fin ; je sais tout : croyez-vous que je lâcherai prise ? Je l'aurai, elle vous verra par mes yeux, comme Florence voyait l'autre. Qu'est-ce que vous venez me parler de votre malheur : je vous dis que je sais tout et je ne peux même pas avoir pitié de moi. Un piège, ha ! un piège. Naturellement je suis prise au piège. Et puis après ? Tant mieux, s'ils sont contents.

GARCIN, *la prenant par l'épaule.*

Moi, je peux avoir pitié de vous. Regardez-moi : nous sommes nus. Nus jusqu'aux os et je vous connais jusqu'au cœur. C'est un lien : croyez-vous que je voudrais vous faire du mal ? Je ne regrette rien, je ne me plains pas ; moi aussi, je suis sec. Mais de vous, je peux avoir pitié.

INÈS, *qui s'est laissé faire pendant qu'il parlait, se secoue.*

Ne me touchez pas. Je déteste qu'on me touche. Et gardez votre pitié. Allons ! Garcin, il y

a aussi beaucoup de pièges pour vous, dans cette chambre. Pour vous. Préparés pour vous. Vous feriez mieux de vous occuper de vos affaires. (*Un temps.*) Si vous nous laissez tout à fait tranquilles, la petite et moi, je ferai en sorte de ne pas vous nuire.

GARCIN, *la regarde un moment, puis hausse les épaules.*

C'est bon.

ESTELLE, *relevant la tête.*

Au secours, Garcin.

GARCIN

Que me voulez-vous ?

ESTELLE, *se levant et s'approchant de lui.*

Moi, vous pouvez m'aider.

GARCIN

Adressez-vous à elle.

Inès s'est rapprochée, elle se place tout contre Estelle, par-derrière, sans la toucher. Pendant les répliques suivantes, elle lui parlera presque à l'oreille. Mais Estelle, tournée vers Garcin, qui la regarde sans parler, répond uniquement à celui-ci comme si c'était lui qui l'interrogeait.

ESTELLE

Je vous en prie, vous avez promis, Garcin, vous avez promis ! Vite, vite, je ne veux pas rester seule. Olga l'a emmené au dancing.

INÈS

Qui a-t-elle emmené ?

ESTELLE

Pierre. Ils dansent ensemble.

INÈS

Qui est Pierre ?

ESTELLE

Un petit niais. Il m'appelait son eau vive. Il m'aimait. Elle l'a emmené au dancing.

INÈS

Tu l'aimes ?

ESTELLE

Ils se rasseynt. Elle est à bout de souffle. Pourquoi danse-t-elle ? A moins que ce ne soit pour se faire maigrir. Bien sûr que non. Bien sûr que je ne l'aimais pas : il a dix-huit ans et je ne suis pas une ogresse, moi.

INÈS

Alors, laisse-les. Qu'est-ce que cela peut te faire ?

ESTELLE

Il était à moi.

INES

Rien n'est plus à toi sur la terre.

ESTELLE

Il était à moi.

INÈS

Oui, il *était*... Essaie de le prendre, essaie de le toucher. Olga peut le toucher, elle. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Elle peut lui tenir les mains, lui frôler les genoux.

ESTELLE

Elle pousse contre lui son énorme poitrine, elle lui souffle dans la figure. Petit Poucet, pauvre Petit Poucet, qu'attends-tu pour lui éclater de rire au nez ? Ah ! il m'aurait suffi d'un regard, elle n'aurait jamais osé... Est-ce que je ne suis vraiment plus rien ?

INÈS

Plus rien. Et il n'y a plus rien de toi sur la terre : tout ce qui t'appartient est ici. Veux-tu le coupe-papier ? Le bronze de Barbedienne ? Le canapé bleu est à toi. Et moi, mon petit, moi je suis à toi pour toujours.

ESTELLE

Ha ? A moi ? Eh bien, lequel de vous deux oserait m'appeler son eau vive ? On ne vous trompe pas, vous autres, vous savez que je suis une ordure. Pense à moi, Pierre, ne pense qu'à moi, défends-moi ; tant que tu penses : mon eau vive, ma chère eau vive, je ne suis ici qu'à moitié, je ne suis qu'à moitié coupable, je suis eau vive là-bas, près de toi. Elle est rouge comme une tomate. Voyons, c'est impossible : nous avons cent fois ri d'elle ensemble. Qu'est-ce que c'est que cet air-là ? je l'aimais tant. Ah ! c'est *Saint Louis Blues*. Eh bien, dansez, dansez. Garcin,

vous vous amuseriez si vous pouviez la voir. Elle ne saura donc jamais que je la vois. Je te vois, je te vois avec ta coiffure défaits, ton visage chaviré, je vois que tu lui marches sur les pieds. C'est à mourir de rire. Allons! Plus vite! plus vite! Il la tire, il la pousse. C'est indécent. Plus vite! Il me disait : Vous êtes si légère. Allons, allons! (*Elle danse en parlant.*) Je te dis que je te vois. Elle s'en moque, elle danse à travers mon regard. Notre chère Estelle! Quoi, notre chère Estelle? Ah! tais-toi. Tu n'as même pas versé une larme aux obsèques. Elle lui a dit « notre chère Estelle ». Elle a le toupet de lui parler de moi. Allons! en mesure. Ce n'est pas elle qui pourrait parler et danser à la fois. Mais qu'est-ce que... Non! non! ne lui dis pas! je te l'abandonne, emporte-le, garde-le, fais-en ce que tu voudras; mais ne lui dis pas... (*Elle s'est arrêtée de danser.*) Bon. Eh bien, tu peux le garder à présent. Elle lui a tout dit, Garcin : Roger, le voyage en Suisse, l'enfant, elle lui a tout raconté. « Notre chère Estelle n'était pas... » Non, non, en effet, je n'étais pas... Il branle la tête d'un air triste, mais on ne peut pas dire que la nouvelle l'ait bouleversé. Garde-le à présent. Ce ne sont pas ses longs cils ni ses airs de fille que je te disputerai. Ha! il m'appelait son eau vive, son cristal. Eh bien, le cristal est en miettes. « Notre chère Estelle. » Dansez! dansez, voyons! En mesure. Une, deux. (*Elle danse.*) Je donnerais tout au monde pour revenir sur terre un instant, un seul instant, et pour danser. (*Elle danse; un temps.*) Je n'entends plus très bien. Ils ont éteint les lampes comme pour un tango; pourquoi jouent-ils en sourdine? Plus fort! Que c'est loin!

Je... Je n'entends plus du tout. (*Elle cesse de danser.*) Jamais plus. La terre m'a quittée. Garcin, regarde-moi, prends-moi dans tes bras.

Inès fait signe à Garcin de s'écarter, derrière le dos d'Estelle.

INÈS, *impérieusement.*

Garcin !

GARCIN, *recule d'un pas et désigne Inès à Estelle.*

Adressez-vous à elle.

ESTELLE, *l'agrippe.*

Ne vous en allez pas ! Est-ce que vous êtes un homme ? Mais regardez-moi donc, ne détournez pas les yeux : est-ce donc si pénible ? J'ai des cheveux d'or, et, après tout, quelqu'un s'est tué pour moi. Je vous supplie, il faut bien que vous regardiez quelque chose. Si ce n'est pas moi, ce sera le bronze, la table ou les canapés. Je suis tout de même plus agréable à voir. Écoute : je suis tombée de leurs cœurs comme un petit oiseau tombe du nid. Ramasse-moi, prends-moi, dans ton cœur, tu verras comme je serai gentille.

GARCIN, *la repoussant avec effort.*

Je vous dis de vous adresser à elle.

ESTELLE

A elle ? Mais elle ne compte pas : c'est une femme.

INÈS

Je ne compte pas ? Mais, petit oiseau, petite alouette, il y a beau temps que tu es à l'abri dans

mon cœur N'aie pas peur, je te regarderai sans répit, sans un battement de paupières. Tu vivras dans mon regard comme une paillette dans un rayon de soleil.

ESTELLE

Un rayon de soleil? Ha! fichez-moi donc la paix. Vous m'avez fait le coup tout à l'heure et vous avez bien vu qu'il a raté.

INÈS

Estelle! Mon eau vive, mon cristal.

ESTELLE

Votre cristal? C'est bouffon. Qui pensez-vous tromper? Allons, tout le monde sait que j'ai flanqué l'enfant par la fenêtre. Le cristal est en miettes sur la terre et je m'en moque. Je ne suis plus qu'une peau — et ma peau n'est pas pour vous.

INÈS

Viens! Tu seras ce que tu voudras : eau vive, eau sale, tu te retrouveras au fond de mes yeux telle que tu te désires.

ESTELLE

Lâchez-moi! Vous n'avez pas d'yeux! Mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour que tu me lâches? Tiens!

Elle lui crache à la figure. Inès la lâche brusquement.

INÈS

Garcin ! Vous me le paierez !

Un temps, Garcin hausse les épaules et va vers Estelle.

GARCIN

Alors ? Tu veux un homme ?

ESTELLE

Un homme, non. Toi.

GARCIN

Pas d'histoire. N'importe qui ferait l'affaire. Je me suis trouvé là, c'est moi. Bon. *(Il la prend aux épaules.)* Je n'ai rien pour te plaire, tu sais : je ne suis pas un petit niais et je ne danse pas le tango.

ESTELLE

Je te prendrai comme tu es. Je te changerai peut-être.

GARCIN

J'en doute. Je serai... distrait. J'ai d'autres affaires en tête.

ESTELLE

Quelles affaires ?

GARCIN

Ça ne t'intéresserait pas.

ESTELLE

Je m'assiérai sur ton canapé. J'attendrai que tu t'occupes de moi.

INÈS, *éclatant de rire.*

Ha! chienne! A plat ventre! A plat ventre! Et il n'est même pas beau!

ESTELLE, *à Garcin.*

Ne l'écoute pas. Elle n'a pas d'yeux, elle n'a pas d'oreilles. Elle ne compte pas.

GARCIN

Je te donnerai ce que je pourrai. Ce n'est pas beaucoup. Je ne t'aimerai pas : je te connais trop.

ESTELLE

Est-ce que tu me désires?

GARCIN

Oui.

ESTELLE

C'est tout ce que je veux.

GARCIN

Alors...

Il se penche sur elle.

INÈS

Estelle! Garcin! Vous perdez le sens! Mais je suis là, moi!

GARCIN

Je vois bien, et après?

INÈS

Devant moi? Vous ne... vous ne pouvez pas!

ESTELLE

Pourquoi ? Je me déshabillais bien devant ma femme de chambre

INÈS, *s'agrippant à Garcin.*

Laissez-la ! Laissez-la ! ne la touchez pas de vos sales mains d'homme !

GARCIN, *la repoussant violemment.*

Ça va : je ne suis pas un gentilhomme, je n'aurai pas peur de cogner sur une femme.

INÈS

Vous m'aviez promis, Garcin, vous m'aviez promis ! Je vous en supplie, vous m'aviez promis !

GARCIN

C'est vous qui avez rompu le pacte.

Inès se dégage et recule au fond de la pièce.

INÈS

Faites ce que vous voudrez, vous êtes les plus forts. Mais rappelez-vous, je suis là et je vous regarde. Je ne vous quitterai pas des yeux, Garcin ; il faudra que vous l'embrassiez sous mon regard. Comme je vous hais tous les deux ! Aimez-vous, aimez-vous ! Nous sommes en enfer et j'aurai mon tour.

Pendant la scène suivante, elle les regardera sans mot dire.

GARCIN, *revient vers Estelle et la prend aux épaules.*

Donne-moi ta bouche.

Un temps. Il se penche sur elle et brusquement se redresse.

ESTELLE, *avec un geste de dépit.*

Ha!... (*Un temps.*) Je t'ai dit de ne pas faire attention à elle.

GARCIN

Il s'agit bien d'elle. (*Un temps.*) Gomez est au journal. Ils ont fermé les fenêtres; c'est donc l'hiver. Six mois. Il y a six mois qu'ils m'ont... Je t'ai prévenue qu'il m'arriverait d'être distrait? Ils grelottent; ils ont gardé leurs vestons... C'est drôle qu'ils aient si froid, là-bas : et moi j'ai si chaud. Cette fois-ci, c'est de moi qu'il parle.

ESTELLE

Ça va durer longtemps? (*Un temps.*) Dis-moi au moins ce qu'il raconte.

GARCIN

Rien. Il ne raconte rien. C'est un salaud, voilà tout. (*Il prête l'oreille.*) Un beau salaud. Bah! (*Il se rapproche d'Estelle.*) Revenons à nous! M'aimeras-tu?

ESTELLE, *souriant.*

Qui sait?

GARCIN

Auras-tu confiance en moi?

ESTELLE

Quelle drôle de question : tu seras constamment sous mes yeux et ce n'est pas avec Inès que tu me tromperas.

GARCIN

Évidemment. (*Un temps. Il lâche les épaules d'Estelle.*) Je parlais d'une autre confiance. (*Il écoute.*) Va ! va ! dis ce que tu veux : je ne suis pas là pour me défendre. (*A Estelle.*) Estelle, il faut me donner ta confiance.

ESTELLE

Que d'embarras ! Mais tu as ma bouche, mes bras, mon corps entier, et tout pourrait être si simple... Ma confiance ? Mais je n'ai pas de confiance à donner moi ; tu me gênes horriblement. Ah ! il faut que tu aies fait un bien mauvais coup pour me réclamer ainsi ma confiance.

GARCIN

Ils m'ont fusillé.

ESTELLE

Je sais : tu avais refusé de partir. Et puis ?

GARCIN

Je... Je n'avais pas tout à fait refusé. (*Aux invisibles.*) Il parle bien, il blâme comme il faut, mais il ne dit pas ce qu'il faut faire. Allais-je entrer chez le général et lui dire : « Mon général, je ne pars pas » ? Quelle sottise ! Ils m'auraient coffré. Je voulais témoigner, moi, témoigner ! Je ne voulais pas qu'ils étouffent ma voix. (*A*

Estelle.) Je... J'ai pris le train. Ils m'ont pincé à la frontière.

ESTELLE

Où voulais-tu aller ?

GARCIN

A Mexico. Je comptais y ouvrir un journal pacifiste. (*Un silence.*) Eh bien, dis quelque chose.

ESTELLE

Que veux-tu que je te dise ? Tu as bien fait puisque tu ne voulais pas te battre. (*Geste agacé de Garcin.*) Ah ! mon chéri, je ne peux pas deviner ce qu'il faut te répondre.

INÈS

Mon trésor, il faut lui dire qu'il s'est enfui comme un lion. Car il s'est enfui, ton gros chéri. C'est ce qui le taquine.

GARCIN

Enfui, parti : appelez-le comme vous voudrez.

ESTELLE

Il fallait bien que tu t'enfuires. Si tu étais resté, ils t'auraient mis la main au collet.

GARCIN

Bien sûr. (*Un temps.*) Estelle, est-ce que je suis un lâche ?

ESTELLE

Mais je n'en sais rien, mon amour, je ne suis pas dans ta peau. C'est à toi de décider.

GARCIN, *avec un geste las.*

Je ne décide pas.

ESTELLE

Enfin tu dois bien te rappeler ; tu devais avoir des raisons pour agir comme tu l'as fait.

GARCIN

Oui.

ESTELLE

Eh bien ?

GARCIN

Est-ce que ce sont les vraies raisons ?

ESTELLE, *dépitée.*

Comme tu es compliqué.

GARCIN

Je voulais témoigner, je... j'avais longuement réfléchi... Est-ce que ce sont les vraies raisons ?

INÈS

Ah ! voilà la question. Est-ce que ce sont les vraies raisons ? Tu raisonnais, tu ne voulais pas t'engager à la légère. Mais la peur, la haine et toutes les saletés qu'on cache, ce sont *aussi* des raisons. Allons, cherche, interroge-toi.

GARCIN

Tais-toi ! Crois-tu que j'aie attendu tes conseils ? Je marchais dans ma cellule, la nuit, le jour. De la fenêtre à la porte, de la porte à la

fenêtre. Je me suis épié. Je me suis suivi à la trace. Il me semble que j'ai passé une vie entière à m'interroger, et puis quoi, l'acte était là. Je... J'ai pris le train, voilà ce qui est sûr. Mais pourquoi ? Pourquoi ? A la fin j'ai pensé : c'est ma mort qui décidera ; si je meurs proprement, j'aurai prouvé que je ne suis pas un lâche...

INÈS

Et comment es-tu mort, Garcin ?

GARCIN

Mal. (*Inès éclate de rire.*) Oh ! c'était une simple défaillance corporelle. Je n'en ai pas honte. Seulement tout est resté en suspens pour toujours. (*A Estelle.*) Viens là, toi. Regarde-moi. J'ai besoin que quelqu'un me regarde pendant qu'ils parlent de moi sur terre. J'aime les yeux verts.

INÈS

Les yeux verts ? Voyez-vous ça ! Et toi, Estelle ? aimes-tu les lâches ?

ESTELLE

Si tu savais comme ça m'est égal. Lâche ou non, pourvu qu'il embrasse bien.

GARCIN

Ils dodelinent de la tête en tirant sur leurs cigares ; ils s'ennuient. Ils pensent : Garcin est un lâche. Mollement, faiblement. Histoire de penser tout de même à quelque chose. Garcin est un lâche. Voilà ce qu'ils ont décidé, eux, mes copains. Dans six mois, ils diront : lâche comme Garcin. Vous avez de la chance vous deux ;

personne ne pense plus à vous sur la terre. Moi, j'ai la vie plus dure.

INÈS

Et votre femme, Garcin ?

GARCIN

Eh bien, quoi, ma femme ? Elle est morte.

INÈS

Morte ?

GARCIN

J'ai dû oublier de vous le dire. Elle est morte tout à l'heure. Il y a deux mois environ.

INÈS

De chagrin ?

GARCIN

Naturellement, de chagrin. De quoi voulez-vous qu'elle soit morte ? Allons, tout va bien : la guerre est finie, ma femme est morte et je suis entré dans l'histoire.

Il a un sanglot sec et se passe la main sur la figure. Estelle s'accroche à lui.

ESTELLE

Mon chéri, mon chéri ! Regarde-moi, mon chéri ! Touche-moi, touche-moi. *(Elle lui prend la main et la met sur sa gorge.)* Mets ta main sur ma gorge. *(Garcin fait un mouvement pour se dégager.)* Laisse ta main ; laisse-la, ne bouge pas. Ils vont mourir un à un : qu'importe ce qu'ils pensent. Oublie-les. Il n'y a plus que moi.

GARCIN, *dégageant sa main.*

Ils ne m'oublient pas, eux. Ils mourront, mais d'autres viendront, qui prendront la consigne : je leur ai laissé ma vie entre les mains.

ESTELLE

Ah ! tu penses trop !

GARCIN

Que faire d'autre ? Autrefois, j'agissais... Ah ! revenir un seul jour au milieu d'eux... quel démenti ! Mais je suis hors jeu ; ils font le bilan sans s'occuper de moi et ils ont raison puisque je suis mort. Fait comme un rat. (*Il rit.*) Je suis tombé dans le domaine public.

Un silence.

ESTELLE, *doucement.*

Garcin !

GARCIN

Tu es là ? Eh bien, écoute, tu vas me rendre un service. Non, ne recule pas. Je sais : cela te semble drôle qu'on puisse te demander du secours, tu n'as pas l'habitude. Mais si tu voulais, si tu faisais un effort, nous pourrions peut-être nous aimer pour de bon ? Vois ; ils sont mille à répéter que je suis un lâche. Mais qu'est-ce que c'est, mille ? S'il y avait une âme, une seule, pour affirmer de toutes ses forces que je n'ai pas fui, que je ne *peux pas* avoir fui, que j'ai du courage, que je suis propre, je... je suis sûr que je serais sauvé ! Veux-tu croire en moi ? Tu me serais plus chère que moi-même.

ESTELLE, *riant*.

Idiot! cher idiot! Penses-tu que je pourrais aimer un lâche?

GARCIN

Mais tu disais...

ESTELLE

Je me moquais de toi. J'aime les hommes, Garcin, les vrais hommes, à la peau rude, aux mains fortes. Tu n'as pas le menton d'un lâche, tu n'as pas la bouche d'un lâche, tu n'as pas la voix d'un lâche, tes cheveux ne sont pas ceux d'un lâche. Et c'est pour ta bouche, pour ta voix, pour tes cheveux que je t'aime.

GARCIN

C'est vrai? C'est bien vrai?

ESTELLE

Veux-tu que je te le jure?

GARCIN

Alors, je les défie tous, ceux de là-bas et ceux d'ici. Estelle, nous sortirons de l'enfer. (*Inès éclate de rire. Il s'interrompt et la regarde.*) Qu'est-ce qu'il y a?

INÈS, *riant*.

Mais elle ne croit pas un mot de ce qu'elle dit; comment peux-tu être si naïf? « Estelle, suis-je un lâche? » Si tu savais ce qu'elle s'en moque!

ESTELLE

Inès. (*A Garcin.*) Ne l'écoute pas. Si tu veux ma confiance il faut commencer par me donner la tienne.

INÈS

Mais oui, mais oui ! Fais-lui donc confiance. Elle a besoin d'un homme, tu peux le croire, d'un bras d'homme autour de sa taille, d'une odeur d'homme, d'un désir d'homme dans des yeux d'homme. Pour le reste... Ha ! elle te dirait que tu es Dieu le Père, si cela pouvait te faire plaisir.

GARCIN

Estelle ! Est-ce que c'est vrai ? Réponds ; est-ce que c'est vrai ?

ESTELLE

Que veux-tu que je te dise ? Je ne comprends rien à toutes ces histoires. (*Elle tape du pied.*) Que tout cela est donc agaçant ! Même si tu étais un lâche, je t'aimerais, là ! Cela ne te suffit pas ?

Un temps.

GARCIN, *aux deux femmes*

Vous me dégoûtez !

Il va vers la porte.

ESTELLE

Qu'est-ce que tu fais ?

GARCIN

Je m'en vais.

INÈS, vite.

Tu n'iras pas loin : la porte est fermée.

GARCIN

Il faudra bien qu'ils l'ouvrent.

Il appuie sur le bouton de sonnette. La sonnette ne fonctionne pas.

ESTELLE

Garcin!

INÈS, à Estelle.

Ne t'inquiète pas ; la sonnette est détraquée.

GARCIN

Je vous dis qu'ils ouvriront. (*Il tambourine contre la porte.*) Je ne peux plus vous supporter, je ne peux plus. (*Estelle court vers lui, il la repousse.*) Va-t'en ! Tu me dégoûtes encore plus qu'elle. Je ne veux pas m'enliser dans tes yeux. Tu es moite ! tu es molle ! Tu es une pieuvre, tu es un marécage. (*Il frappe contre la porte.*) Allez-vous ouvrir ?

ESTELLE

Garcin, je t'en supplie, ne pars pas, je ne te parlerai plus, je te laisserai tout à fait tranquille, mais ne pars pas. Inès a sorti ses griffes, je ne veux plus rester seule avec elle.

GARCIN

Débrouille-toi. Je ne t'ai pas demandé de venir.

ESTELLE

Lâche ! Lâche ! Oh ! c'est bien vrai que tu es lâche.

INÈS, *se rapprochant d'Estelle.*

Eh bien, mon alouette, tu n'es pas contente ? Tu m'as craché à la figure pour lui plaire et nous nous sommes brouillées à cause de lui. Mais il s'en va, le trouble-fête, il va nous laisser entre femmes.

ESTELLE

Tu n'y gagneras rien ; si cette porte s'ouvre, je m'enfuis

INÈS

Où ?

ESTELLE

N'importe où. Le plus loin de toi possible.

Garcin n'a cessé de tambouriner contre la porte.

GARCIN

Ouvrez ! Ouvrez donc ! J'accepte tout : les brodequins, les tenailles, le plomb fondu, les pincettes, le garrot, tout ce qui brûle, tout ce qui déchire, je veux souffrir pour de bon. Plutôt cent morsures, plutôt le fouet, le vitriol, que cette souffrance de tête, ce fantôme de souffrance, qui frôle, qui caresse et qui ne fait jamais assez mal. (*Il saisit le bouton de la porte et le secoue.*) Ouvrirez-vous ? (*La porte s'ouvre brusquement, et il manque de tomber.*) Ha !

Un long silence.

INÈS

Eh bien, Garcin ? Allez-vous-en

GARCIN, *lentement*.

Je me demande pourquoi cette porte s'est ouverte.

INÈS

Qu'est-ce que vous attendez ? Allez, allez vite !

GARCIN

Je ne m'en irai pas.

INÈS

Et toi, Estelle ? (*Estelle ne bouge pas ; Inès éclate de rire.*) Alors ? Lequel ? Lequel des trois ? La voie est libre, qui nous retient ? Ha ! c'est à mourir de rire ! Nous sommes inséparables.

Estelle bondit sur elle par-derrière.

ESTELLE

Inséparables ? Garcin ! Aide-moi. Aide-moi vite. Nous la traînerons dehors et nous fermerons la porte sur elle ; elle va voir.

INÈS, *se débattant*.

Estelle ! Estelle ! Je t'en supplie, garde-moi. Pas dans le couloir, ne me jette pas dans le couloir !

GARCIN

Lâche-la.

ESTELLE

Tu es fou, elle te hait.

GARCIN

C'est à cause d'elle que je suis resté.

Estelle lâche Inès et regarde Garcin avec stupeur.

INÈS

A cause de moi? (*Un temps.*) Bon, eh bien, fermez la porte. Il fait dix fois plus chaud depuis qu'elle est ouverte. (*Garcin va vers la porte et la ferme.*) A cause de moi?

GARCIN

Oui. Tu sais ce que c'est qu'un lâche, toi.

INÈS

Oui, je le sais.

GARCIN

Tu sais ce que c'est que le mal, la honte, la peur. Il y a eu des jours où tu t'es vue jusqu'au cœur — et ça te cassait bras et jambes. Et le lendemain, tu ne savais plus que penser, tu n'arrivais plus à déchiffrer la révélation de la veille. Oui, tu connais le prix du mal. Et si tu dis que je suis un lâche, c'est en connaissance de cause, hein?

INÈS

Oui.

GARCIN

C'est toi que je dois convaincre : tu es de ma race. T'imaginais-tu que j'allais partir? Je ne pouvais pas te laisser ici, triomphante, avec

toutes ces pensées dans la tête ; toutes ces pensées qui me concernent.

INÈS

Tu veux vraiment me convaincre ?

GARCIN

Je ne peux plus rien d'autre. Je ne les entends plus, tu sais. C'est sans doute qu'ils en ont fini avec moi. Fini : l'affaire est classée, je ne suis plus rien sur terre, même plus un lâche. Inès, nous voilà seuls : il n'y a plus que vous deux pour penser à moi. Elle ne compte pas. Mais toi, toi qui me hais, si tu me crois, tu me sauves.

INÈS

Ce ne sera pas facile. Regarde-moi : j'ai la tête dure.

GARCIN

J'y mettrai le temps qu'il faudra.

INÈS

Oh ! tu as tout le temps, *Tout* le temps.

GARCIN, *la prenant aux épaules.*

Écoute, chacun a son but, n'est-ce pas ? Moi, je me foutais de l'argent, de l'amour. Je voulais être un homme. Un dur. J'ai tout misé sur le même cheval. Est-ce que c'est possible qu'on soit un lâche quand on a choisi les chemins les plus dangereux ? Peut-on juger une vie sur un seul acte ?

INÈS

Pourquoi pas ? Tu as rêvé trente ans que tu avais du cœur ; et tu te passais mille petites faiblesses parce que tout est permis aux héros. Comme c'était commode ! Et puis, à l'heure du danger, on t'a mis au pied du mur et... tu as pris le train pour Mexico.

GARCIN

Je n'ai pas rêvé cet héroïsme. Je l'ai choisi. On est ce qu'on veut.

INÈS

Prouve-le. Prouve que ce n'était pas un rêve. Seuls les actes décident de ce qu'on a voulu.

GARCIN

Je suis mort trop tôt. On ne m'a pas laissé le temps de faire *mes* actes.

INÈS

On meurt toujours trop tôt — ou trop tard. Et cependant la vie est là, terminée : le trait est tiré, il faut faire la somme. Tu n'es rien d'autre que ta vie.

GARCIN

Vipère ! Tu as réponse à tout.

INÈS

Allons ! allons ! Ne perds pas courage. Il doit t'être facile de me persuader. Cherche des arguments, fais un effort. (*Garcin hausse les épaules.*) Eh bien, eh bien ? Je t'avais dit que tu étais vulnérable. Ah ! comme tu vas payer à présent.

Tu es un lâche, Garcin, un lâche parce que je le veux. Je le veux, tu entends, je le veux ! Et pourtant, vois comme je suis faible, un souffle ; je ne suis rien que le regard qui te voit, que cette pensée incolore qui te pense. (*Il marche sur elle, les mains ouvertes.*) Ha ! elles s'ouvrent, ces grosses mains d'homme. Mais qu'espères-tu ? On n'attrape pas les pensées avec les mains. Allons, tu n'as pas le choix : il faut me convaincre. Je te tiens.

ESTELLE

Garcin !

GARCIN

Quoi ?

ESTELLE

Venge-toi.

GARCIN

Comment ?

ESTELLE

Embrasse-moi, tu l'entendras chanter.

GARCIN

C'est pourtant vrai, Inès. Tu me tiens, mais je te tiens aussi.

Il se penche sur Estelle. Inès pousse un cri.

INÈS

Ha ! lâche ! lâche ! Va ! Va te faire consoler par les femmes.

ESTELLE

Chante, Inès, chante !

INÈS

Le beau couple ! Si tu voyais sa grosse patte posée à plat sur ton dos, froissant la chair et l'étoffe. Il a les mains moites ; il transpire. Il laissera une marque bleue sur ta robe.

ESTELLE

Chante ! Chante ! Serre-moi plus fort contre toi, Garcin ; elle en crèvera.

INÈS

Mais oui, serre-la bien fort, serre-la ! Mêlez vos chaleurs. C'est bon l'amour, hein Garcin ? C'est tiède et profond comme le sommeil, mais je t'empêcherai de dormir.

Geste de Garcin.

ESTELLE

Ne l'écoute pas. Prends ma bouche ; je suis à toi tout entière.

INÈS

Eh bien, qu'attends-tu ? Fais ce qu'on te dit, Garcin le lâche tient dans ses bras Estelle l'infanticide. Les paris sont ouverts. Garcin le lâche l'embrassera-t-il ? Je vous vois, je vous vois ; à moi seule je suis une foule, la foule. Garcin, la foule, l'entends-tu ? (*Murmurant.*) Lâche ! Lâche ! Lâche ! Lâche ! En vain tu me fuis, je ne te lâcherai pas. Que vas-tu chercher sur ses lèvres ? L'oubli ? Mais je ne t'oublierai pas, moi. C'est

moi qu'il faut convaincre. Moi. Viens, viens ! Je t'attends. Tu vois, Estelle, il desserre son étreinte, il est docile comme un chien... Tu ne l'auras pas !

GARCIN

Il ne fera donc jamais nuit ?

INÈS

Jamais.

GARCIN

Tu me verras toujours ?

INÈS

Toujours

Garcin abandonne Estelle et fait quelques pas dans la pièce. Il s'approche du bronze.

GARCIN

Le bronze... (*Il le caresse.*) Eh bien, voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent... (*Il se retourne brusquement.*) Ha ! vous n'êtes que deux ? Je vous croyais beaucoup plus nombreuses. (*Il rit.*) Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru... Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril... Ah ! quelle plaisanterie. Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres.

ESTELLE

Mon amour !

GARCIN. *la repoussant.*

Laisse-moi. Elle est entre nous. Je ne peux pas t'aimer quand elle me voit.

ESTELLE

Ha ! Eh bien, elle ne nous verra plus.

Elle prend le coupe-papier sur la table, se précipite sur Inès et lui porte plusieurs coups.

INÈS, *se débattant et riant.*

Qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu fais, tu es folle ? Tu sais bien que je suis morte.

ESTELLE

Morte ?

Elle laisse tomber le couteau. Un temps. Inès ramasse le couteau et s'en frappe avec rage.

INÈS

Morte ! Morte ! Morte ! Ni le couteau, ni le poison, ni la corde. C'est *déjà* fait, comprends-tu ? Et nous sommes ensemble pour toujours.

Elle rit.

ESTELLE, *éclatant de rire.*

Pour toujours, mon Dieu que c'est drôle ! Pour toujours !

GARCIN, *rit*
en les regardant toutes deux.

Pour toujours !

*Ils tombent assis, chacun sur son canapé.
Un long silence. Ils cessent de rire et se
regardent. Garcin se lève.*

GARCIN

Eh bien, continuons.

RIDEAU